


GAUDEO

# ÉLOGE CIVIQUE

DE

# BENJAMIN FRANKLIN,

*Prononcé, le 21 Juillet 1790,*

DANS LA ROTONDE,

AU NOM DE LA COMMUNE DE PARIS,

*Par M. l'Abbé FAUCHET,*

*En présence de MM. les Députés de l'Assemblée Nationale, de MM. les Députés de tous les Départemens du Royaume à la Confédération, de M. le Maire, de M. le Commandant-Général, de MM. les Représentans de la Commune, de MM. les Présidens des Districts, & de MM. les Electeurs de Paris.*



A PARIS,

Chez { J.-R. Lottin, Imprimeur-Libraire-Ordinaire de la Ville, rue S.-André-des-Arcs, n° 27.
G. L. Bailly, Libraire, rue S.-Honoré, vis-à-vis de la Barrière des Sergens.

*Et, au Palais-Royal,*

Chez { Vict. Desenne, l'aîné, Libraire.
J. Cussac, Libraire.

M. DCC. XC.

Les Repréſentans de la Commune de Paris ont arrêté, le 22 Juillet 1790, que cet Ouvrage feroit imprimé, préſenté à l'Aſſemblée Nationale, & envoyé, en Amérique, au Congrès.



# ELOGE CIVIQUE
## DE
# BENJAMIN FRANKLIN;
## PAR M. L'ABBÉ FAUCHET,

*Au nom de la Commune de Paris.*

MONSIEUR LE MAIRE ET MESSIEURS,

La seconde création s'opère ; les élémens de la société se combinent ; l'univers moral sort du chaos ; le génie de la liberté s'éveille, il se léve ; il verse sur les deux hémisphères sa lumière divine & ses feux créateurs : une grande nation, étonnée de se voir libre, embrasse, d'une extrémité de la terre à l'autre, la première nation qui l'est devenue : les fondemens d'une cité nouvelle sont jettés dans les deux mondes : peuples frères, hâtez-vous de l'habiter : c'est la cité du genre humain.

L'un des premiers fondateurs de cette cité universelle est l'immortel Franklin, libérateur de l'Amérique : les seconds fondateurs qui accélèrent ce grand ouvrage & l'élévent à la hauteur de l'Europe, les législateurs de la France ont rendu, à sa mémoire, le plus solemnel hommage

qui fût jamais accordé à la ſimple ſageſſe ; ils ont dit ; « Un ami de l'humanité eſt mort ; l'humanité entière doit être dans la douleur. Les nations ont porté juſqu'ici le deuil des rois ; portons celui d'un homme ; & que les pleurs des François ſe mêlent à ceux des Américains, pour honorer la mémoire éternellement chérie d'un des pères de la liberté ».

La ville de Paris, qui a poſſédé ce grand homme, qui s'eſt enivrée alors du plaiſir de l'admirer, de l'aimer, de recueillir de ſes lévres les maximes de la morale légiſlative, & de recevoir de ſon cœur le goût du bonheur public, diſpute maintenant à Boſton, à Philadelphie, ſes deux villes natales, puiſque dans l'une, il eſt né homme, & dans l'autre, légiſlateur, le ſentiment profond de ſon mérite & de ſa gloire. Elle a commandé cette ſolemnité funébre, pour éterniſer la reconnoiſſance & la douleur de cette troiſiéme patrie, qui, par le courage & l'activité avec leſquels elle a ſçu mettre à profit ſes leçons, s'eſt montrée digne de l'avoir eu pour inſtituteur & pour modéle. En me choiſiſſant pour ſon interpréte, elle a déclaré, meſſieurs, que c'étoit moins au talent d'un orateur, qu'à l'âme d'un citoyen, au zèle d'un adorateur de la liberté, à la ſenſibilité d'un ami des hommes, qu'elle confioit cette fonction ſolemnelle ; ſous ces rapports, je puis parler avec une ſainte aſſûrance : j'ai pour

moi la conſcience publique & la mienne. Puiſqu'il ne faut qu'être libre & ſenſible, pour le genre d'éloquence qu'exige cet éloge, je l'aurai. Ma voix peut ſe faire entendre à la France, à l'Amérique, à la poſtérité : je loue un grand homme, inſtituteur de la liberté Américaine ; je le loue au nom de la cité, mère de la liberté Françoiſe ; je ſuis homme auſſi ; je ſuis libre ; j'ai le ſuffrage de mes concitoyens, c'eſt aſſez ; mes paroles ſeront immortelles.

## PREMIÈRE PARTIE.

Les académies, les ſociétés philoſophiques, les compagnies ſavantes qui ſe ſont honorées d'inſcrire le grand nom de Franklin au premier rang dans leurs faſtes, peuvent ſeules acquitter les hommages dus à ſon génie, pour avoir étendu le domaine de l'homme ſur la nature, & préſenté les idées les plus neuves, les plus ſublimes, avec un ſtyle ſimple comme la vérité, & pur comme la lumière. Ce n'eſt point le naturaliſte & le ſavant, que l'orateur de la commune de Paris doit peindre ; c'eſt *l'homme* qui a fait faire des progrès à la morale ſociale ; c'eſt *le légiſlateur* qui a commencé & préparé la liberté des nations.

Il naquit au commencement du ſiécle, à Boſton, capitale de la Nouvelle-Angleterre. Son père, perſécuté à Londres pour ſes opinions religieuſes

( car les Anglois, si flottans sur la religion, & qui en ont changé constitutionnellement tant de fois, au gré de la corruption des rois ou du fanatisme des chefs, ont toujours été, sont encore aujourd'hui persécuteurs ), son père s'étoit réfugié dans le Nouveau-Monde, où le presbytérianisme Anglican n'étendoit pas encore son intolérante sollicitude, & laissoit respirer les consciences. Sa profession étoit obscure; mais c'est de cette obscurité, qu'il est glorieux de s'élever à la tête de sa nation, après l'avoir élevée elle-même à la tête du genre humain. Celui qui devoit être le fondateur & le président de la société philosophique de Philadelphie, le créateur & l'âme du congrès de l'Amérique, fut d'abord fabricant de chandelles. Parmi nous, le célébre orateur Fléchier avoit commencé ainsi. C'étoit beaucoup, c'étoit un prodige que, sous l'aristocratie féodale, il fût devenu évêque. Les nobles héréditaires, les familles titrées ( il en étoit alors en France; ce n'est que d'hier qu'il n'en existe plus ) le regardoient avec la surprise du mépris, & ne concevoient pas l'erreur des ministres qui avoient laissé donner un évêché à un homme de néant. « Duc, répondit „ l'évêque de Nîmes à l'un de ces contempteurs „ effrontés, qui lui reprochoit l'état de son père; „ c'est, en effet, ce qui nous distingue; si vous „ étiez né comme moi, vous feriez encore des „ chandelles ». Messieurs, je répéte cette parole,

elle eſt du ſtyle de Franklin ; il auroit pu la dire à des lords d'Angleterre, & à tous les inſulteurs du mérite, qui ſe croyent diſpenſés d'en avoir pour occuper, en vertu de leur nom, les premiers emplois dans le gouvernement, & obtenir, par l'inanité même de leurs titres, tous les honneurs de la ſociété.

Un commerce auſſi étroit, & qui ne préſentoit aucun objet de développement à la penſée, ne pouvoit pas convenir au génie de Franklin. L'imprimerie étoit à peine établie en Amérique; il tourna ſes vues vers ce bel art auquel ſont attachées les grandes deſtinées de l'eſpéce humaine. Il en fit l'apprentiſſage aſſidu, d'abord à Boſton, enſuite à Philadelphie, enfin à Londres, où, en même temps qu'il ſe perfectionnoit dans la typographie, ſon âme, toujours penſante, accumuloit, en ſilence, par ſes obſervations ſur les vices du gouvernement Anglois, les moyens de faire de cet art le plus utile uſage pour ſa patrie & pour le genre-humain. De retour dans la capitale de la Penſilvanie, il put dreſſer enfin, diriger & alimenter lui-même des preſſes d'où devoient ſortir les lumières précurſives du grand jour de la liberté.

L'Amérique Angloiſe étoit deſtinée, dans les vues éternelles de la Providence, & dans les combinaiſons, déjà mûres, du génie de Franklin, à voir élever, de ſon horizon, le ſoleil de juſtice

ſociale, qui doit progreſſivement rayonner ſur toutes les parties du monde. Ses colonies étoient formées d'hommes qui ne s'étoient pas trouvés aſſez libres en Angleterre; qui cherchoient la nature, inconnue en Europe; qui ne vouloient dépendre, dans leur religion, que du ciel & de la conſcience; dans leurs mœurs, que de l'égalité civile & des loix; dans leur bonheur, que de la ſociété domeſtique & de la ſimplicité des vertus.

Penn, le premier homme ſorti du chaos ſocial où étoient plongées les nations, avoit fondé *Philadelphie*, la ville des frères, & qui, à ce titre, qu'elle a ſi bien juſtifié, mérite d'être appellée la *capitale du genre-humain*. Elle eſt ouverte à la nature humaine, ſans reſtriction; car la loi, qui excepte de l'admiſſion dans la cité fraternelle, l'athée & le fainéant, comme n'étant pas des hommes, ne préſente, ainſi que Franklin lui-même en a fait la belle obſervation, qu'une exception comminatoire & ſans effet; « puiſque, » s'il exiſtoit, dit-il, un athée dans le reſte de » l'univers, il ſe convertiroit en entrant dans une » ville où tout eſt ſi bien; &, s'il y naiſſoit un » pareſſeux, ayant inceſſamment ſous les yeux » trois aimables ſœurs, la *richeſſe*, la *ſcience* & la » *vertu* qui ſont les filles du *travail*, il prendroit » bientôt de l'amour pour elles, & s'efforceroit de » les obtenir de leur père ». Délicieuſe penſée;

digne du ſage Philoſophe, objet de nos hommages ! Elle peint, d'un ſeul trait, & Philadelphie & Franklin.

Prédicateur catholique, on me reprochera, ſans doute, de faire l'éloge des Quakers, comme on m'a reproché d'avoir fait celui des Janſéniſtes ; comme on me reproche, à ce moment, de prononcer celui d'un Proteſtant, qui avoit même des opinions religieuſes différentes de celles qui ſont le plus répandues dans ſa patrie. Ces reproches m'honorent ; ils partent du fanatiſme, le plus grand fléau de la ſociété. Oui, j'ai loué, oui, je loue, au nom de la Commune de Paris, & avec empreſſement, & avec amour, le philanthrope Janſéniſte, ſi l'on veut, mais très-catholique, mais très-ſaint inſtituteur des ſourds & muets de naiſſance ; les vertueux Philadelphiens, ſimples & ſublimes obſervateurs de la fraternité univerſelle ; le philoſophe par excellence du proteſtantiſme, le ſage Franklin, qui, ſans avoir la perfection de la croyance, avoit la perfection de la bienveillance évangélique. Et ici, Meſſieurs, puiſque la queſtion de la tolérance générale ſe préſente, & qu'elle entre d'elle-même dans la chaîne des penſées qui doivent ſucceſſivement compléter le tableau du grand moraliſte que j'eſſaye de peindre, je m'arrête à cette idée ; &, en la développant dans les principes mêmes de ce ſage, qui mérite auſſi, dans un ſens véritable, le nom

de *docteur des nations*, je pourſuis mon ſujet, & je remplis vos vues.

Les hommes ne peuvent être frères, &, par conſéquent, ſociables, quand les uns réprouvent les autres pour leurs opinions natives, & ſe croyent, en raiſon de cette diverſité, diviſés entr'eux par la diſtance du ciel & des enfers. Nul ne peut juger les conſciences que Dieu ſeul. Celui qui prononce que tel homme eſt libre de croire ou de ne pas croire telle doctrine, ſe rend coupable ſouvent d'injuſtice, & toujours de témérité. L'abus de la liberté conſtitue ſeul, au jugement de la Divinité même, une faute en tout genre, & ſur-tout en genre de perſuaſion. Le premier génie de l'univers, avec le plus ardent amour du vrai, peut embraſſer une erreur religieuſe, & s'y trouver lié par la ſévérité de ſa conſcience. Quel eſt le mortel audacieux qui prétendra pouvoir calculer toutes les lumières & toutes les ombres qui affectent le plus ſimple ou le plus ſublime des eſprits, & qui oſera dire : « Il auroit pu croire comme moi » ? Il eſt des préjugés invincibles : les effets de l'éducation, les croyances qui enveloppent l'âme dans l'enfance & la jeuneſſe, les tableaux religieux qui empliſſent les imaginations de terreurs auguſtes, les habitudes d'adoration, la ſanction de l'amour donnée à des dogmes révérés, mille actes de

vertu, pratiqués, dans ces principes, par des âmes sincères, peuvent retenir inévitablement le plus droit & le plus juste des hommes dans une religion paternelle, mêlée d'erreurs. Le sage lui-même qui, par la force de ses réflexions & l'activité de sa grande âme, s'éléve, en implorant l'assistance divine, au-dessus des vulgaires pensées & des superstitions populaires, ne fait que flotter dans l'immensité des conceptions éternelles, & redescend, avec une sainte frayeur, aux élémens de sa foi primitive : il n'en sépare que le mêlange impur par lequel le fanatisme en a évidemment, pour lui, altéré la simplicité vénérable. Sans doute, la paresse de réfléchir, de coupables passions, de libres abus de nos facultés peuvent nous retenir ou nous jetter, en matière de religion, dans des erreurs qui nous sont imputables. Mais il n'appartient qu'à celui qui lit dans les pensées & qui sonde les cœurs, de les noter dans le livre des consciences, & de les punir au jour de ses jugemens. Les seules actions manifestement contraires aux loix de la morale universelle, sont soumises à l'inspection de tous les hommes, & aux sentences de la société. Le vicieux, le méchant, l'être nuisible, lors même qu'il professe le vrai culte ; voilà l'ennemi de l'humanité : le vertueux, le bon, l'être bienfaisant, lors même que son culte est une erreur, voilà l'ami du genre-humain.

Telle étoit, meſſieurs, la doctrine du ſage dont nous honorons la mémoire; &, ſi c'étoit le lieu, il ſeroit facile de prouver, comme il le démontroit lui-même, que c'eſt le véritable eſprit de l'évangile qui n'eſt qu'indulgence, bonté, charité, fraternité, amour des hommes, concorde, paix, alliance générale, univerſelle unité. Cependant, hors de la catholicité, diſons-nous, point de ſalut pour les hommes. Cette maxime eſt vraie, meſſieurs; mais ceux qui en déduiſent l'horrible réprobation de tous ceux qui ont des cultes divers, & l'affreuſe intolérance de preſque tout le genre-humain, ſont des fanatiques & des impoſteurs. Il eſt dans les principes avoués de la foi catholique, que tous ceux qui obſervent fidélement la loi naturelle, c'eſt-à-dire, tous les hommes vertueux, appartiennent à la véritable égliſe, & ont la raiſon éternelle, *Jéſus-Chriſt*, lumière des âmes, pour inſtituteur & pour maître. Je prononce ce nom ſacré, avec d'autant plus de raiſon, dans ce diſcours, que Franklin l'invoquoit avec un reſpect ſuprême. Mais ceux même qui ne le connoiſſent pas & qui pratiquent naturellement, comme le dit un apôtre, ſa loi divine, ſeront jugés d'après la droiture de leur conſcience, & arriveront, par les prodiges de ſa grâce inconnue, à ſon admirable lumière. Ainſi, dans nos véritables principes religieux, nul ne peut prononcer la réprobation d'un ſeul homme,

parce que tous les hommes sont dans la main d'un père qui peut & qui veut les sauver tous ; c'est encore sa parole ; & que, si sa justice proscrit les méchans incorrigibles, il s'en est réservé à lui seul le final discernement, pour ne pas laisser l'enfer dans nos cœurs à l'égard d'un seul de nos frères qui poursuivent avec nous le passage de l'éternité. Doctrine vraiment catholique! qui place tous les hommes dans la communion de notre amour, & nous montre sur-tout les sages humains de tous les pays du monde, qui ont honoré leur vie par de constantes & d'utiles vertus, comme les amis de Dieu, & les enfans adoptifs de l'église universelle.

Cette religion de la vertu par laquelle on aime Dieu & les hommes, & qui, selon nos écritures sacrées, est la seule pure & sans tache, étoit dans le cœur de Franklin & dans ses Œuvres. Il la prêchoit dans les ouvrages qu'il composoit, & qu'il imprimoit à Philadelphie. Il y mettoit une simplicité, une naïveté, une bonhommie, & cependant une intelligence, une sensibilité, un calme heureux qui saisissoient les âmes. Il excelloit dans ces paraboles religieuses dont l'évangile fournit tant d'aimables & sublimes exemples. Permettez-moi, messieurs, d'en citer une des siennes contre l'intolérance & la persécution. Il y peint, dans le style antique de la Genèse, le patriarche Abraham exerçant l'hospitalité envers

un vieillard qui se refuse à la prière de bénédiction adressée au Dieu très-haut, créateur du ciel & de la terre. L'Etranger lui déclare qu'il n'adore que le Dieu de ses foyers, & qu'il ne veut point participer à un autre culte. Alors le zéle d'Abraham s'allume; il repousse l'homme, & le chasse, la nuit, dans le désert. Bientôt la voix de Dieu se fait entendre, « Où est l'étranger »? Le patriarche répond : « Seigneur, il ne vous adore » pas; j'ai chassé cet infidéle ». Et Dieu dit : « Je » l'ai souffert, cent quatre-vingt-dix-huit ans; je » l'ai nourri & habillé, malgré sa rébellion contre » moi; & toi, homme pécheur, tu ne peux le » supporter une seule nuit »? Abraham s'écrie : « J'ai péché Seigneur; que votre colère n'éclate » point ». Et il se léve; il court au désert; il cherche le vieillard; il le trouve; il le raméne à sa tente; il le traite avec amitié; & le renvoye le lendemain avec des présents.

Que ce trait, messieurs, est conforme à ceux des divines écritures! on y sent l'inspiration qui les dictoit; on est tenté de le chercher dans la Genèse, & l'on aimeroit à croire qu'on doit l'y trouver.

Une autre allégorie de Franklin, prise de son art, offre un beau témoignage de sa foi sur l'immortalité de l'âme; les purifications de l'autre vie, & la résurrection des corps : c'est son épitaphe faite par lui-même : « Mon corps, comme

la couverture d'un vieux livre dont le dedans eſt arraché, a renfermé un ouvrage qu'on ne retrouve plus ; mais il reparoîtra un jour, revu & corrigé par l'auteur ». — C'eſt admirable : comme ces paroles ſont briéves & pleines de penſées! la croyance évangélique, les eſpérances religieuſes y apparoiſſent, y font ſentir vivement le but de la vie, & le prix de la vertu.

Ainſi Franklin affermiſſoit doucement, dans ſes ouvrages périodiques, qui avoient un prodigieux ſuccès dans les colonies angloiſes du continent, les fondemens ſacrés de la morale ſociale. Il n'eſt pas moins inimitable dans les développemens de cette morale appliquée aux devoirs de l'amitié, à la charité générale, à l'emploi du temps, au bonheur de bien faire, à la combinaiſon néceſſaire du bien particulier avec le bien public, aux fruits du travail, à la douce exiſtence que procurent ſeules les bonnes vertus, qui nous mettent à l'aiſe avec la ſociété & avec nous-mêmes. Les *Proverbes du vieux Henri*, la *Science du bonhomme Richard* ſont entre les mains des ignorans & des ſavans : c'eſt la plus ſublime morale uſuelle rendue populaire, c'eſt pour tous les humains le cathechiſme du bonheur.

Franklin étoit trop profond moraliſte, & connoiſſoit trop les hommes, pour ne pas voir dans les femmes les arbitres des mœurs. Il s'appliquoit à perfectionner leur empire, & à les engager

à orner, de toutes leurs grâces, le ſceptre de la vertu. C'eſt à elles qu'il appartient d'exciter les courages, d'accabler le vice de leurs dédains, d'allumer le civiſme, & d'embrâſer les cœurs du ſaint amour de la patrie. Sa fille riche, honorée de la publique eſtime, faiſoit elle-même les premiers vêtemens de l'armée, & répandoit parmi ſes concitoyennes l'émulation patriotique de ſervir de l'aiguille & du fuſeau ceux qui ſervoient l'état avec le glaive & le canon. Avec quel charme de ſageſſe & quelle grâce de ſentiment, ce grave Philoſophe ſavoit converſer avec les femmes, les aimer & s'en faire aimer, leur inſpirer le goût des occupations domeſtiques, leur montrer le prix de l'irreprochable honneur, les appliquer à la première inſtitution des enfans, à la ſeconde éducation des hommes, pour acquiter la dette de la nature, & remplir l'eſpoir de la ſociété! Il faut l'avouer; il parloit, dans ſon pays, à des âmes faites pour l'entendre. Immortelles Américaines! je le dis à des Françoiſes; & elles ſont dignes de vous applaudir; vous avez atteint la perfection de votre ſexe; vous avez la beauté, la ſimplicité, les mœurs naïves & pures, les grâces primitives de l'âge d'or; c'étoit parmi vous que devoit naître la liberté. Mais la liberté, s'élevant dans la France, va y tranſporter vos mœurs, & trouver tout facile pour cette belle révolution qui peut ſeule conſommer celle de

l'empire. Déjà nos citoyennes (car elles le sont devenues à l'instant) ne sont plus occupées des ornemens frivoles & des vains plaisirs qui n'étoient que les distractions de l'esclavage : elles ont excité les citoyens ; elles ont encouragé les généreux sacrifices : leurs délicates mains ont remué la terre, traîné les fardeaux, & concouru à dresser l'immense amphithéâtre de la grande confédération. Déjà, ce n'est plus la flamme d'une molle volupté qui brille dans leurs regards ; c'est le feu sacré du patriotisme. Les loix qui vont reformer l'éducation, & avec elle les mœurs nationales, se préparent : elles les devancent ; elles les fortifieront de leur influence heureuse, & seront les secondes créatrices de la Patrie.

Franklin n'omettoit aucun des moyens d'être utile aux hommes, & de servir la société. Il parloit à toutes les conditions, à tous les sexes, à tous les âges. Ce moraliste aimable qui descendoit, dans ses écrits, aux détails les plus naïfs, aux familiarités les plus ingénues, aux premières notions de la vie champêtre, commerciale, civile & patriotique ; à des conversations d'enfans & de vieillards, pleines de toute la verdeur & de toute la maturité de la sagesse ; enfin à l'exposition des vertus obscures, faciles, heureuses, dont se compose la chaîne ininterrompue des momens de l'homme de bien ; donnoit à ses modestes leçons le poids immense du

génie, par la réputation qu'il acquéroit en même-tems d'être l'un des premiers naturalistes & des plus grands physiciens de l'univers. Il dominoit à-la-fois la nature dans les cieux & dans le cœur de l'homme. Au milieu des tempêtes de l'atmosphère, il régissoit la foudre; parmi les orages de la société, il maîtrisoit les passions. Jugez, messieurs, avec quelle attentive docilité, avec quel religieux respect on se plaisoit à écouter la voix amie de l'homme simple, qui prêchoit le bonheur, quand on pensoit que c'étoit la même voix toute-puissante du grand-homme qui commandoit au tonnerre. On lui laissoit électriser les consciences, pour en extraire doucement le feu redoutable du vice, comme il électrisoit le ciel pour lui ravir en paix le feu terrible des élémens. Il exerçoit, ô puissance de la sagesse & du génie! deux des attributs de la Divinité. Rpréfentez-vous ce sage avec cette physionomie céleste, avec ce front calme & auguste, réunissant l'autorité sur le monde physique & sur le monde moral; ne ressemble-t-il pas à un dieu bienfaisant descendu sur la terre, pour éteindre le courroux des cieux & pour enseigner la vertu?

Les loisirs de Franklin étoient des actes de bonté, dont les détails, s'il n'étoient trop nombreux, feroient le charme de ce discours. Ses amusemens étoient des expériences qui tenoient du prodige, & dont une seule suffit pour vous en

donner

donner une idée fidelle. Il fait lui-même, dans une lettre à l'un des plus ſavans académiciens de Londres (1), la peinture d'une fête qu'il donnoit à ſes amis & au public, ſur les bords heureux du Skuyskill.

Une étincelle électrique, ſans autre conducteur que l'eau du fleuve, part & allume, au même inſtant, ſur les deux rives, l'eſprit volatil préparé pour éclairer la fête; le choc inviſible de l'électricité tue, aux yeux des ſpectateurs ravis, le gibier du feſtin; des inſtrumens électriſés tournent & cuiſent les viandes, à la chaleur de la flamme éthérée; des coupes pleines de ce fluide ſubtil, & ſans en rien perdre, s'empliſſent de vin d'Europe; les ſçavants convives de Philadelpie, habiles à éviter le contact labial qui feroit tout répandre, ſaluent, tour-à-tour, au bruit de l'artillerie d'une batterie électrique, tous les fameux électriciens de France, d'Angleterre, de Suiſſe, de Hollande, d'Italie, d'Allemagne: les échos des rivages répétent au loin ces ſalutations ſolemnelles. Les joyeuſes acclamations des peuples de ces contrées, naguères ſauvages & déſertes, mais aujourd'hui nombreuſement habitées par une nation d'hommes nouveaux, qui ont fait l'alliance de la ſcience & des mœurs, s'élévent juſqu'aux cieux: ils appellent, par ces cris d'allé-

(1) M. Collinſon.

greſſe, tous les frères & tous les ſavants du monde à cette grande fédération du génie & de la vertu, d'où doivent réſulter la gloire & le bonheur du genre-humain.

Vous concevez, Meſſieurs, quel doux & impérieux aſcendant un ſage qui fait goûter à ſes concitoyens de ſi nobles plaiſirs, doit exercer ſur leurs âmes élevées! Pas un moment de perdu dans ſa vie; pas une de ſes penſées qui n'aille au bien public; pas un de ſes travaux & de ſes délaſſemens qui ne diſe aux hommes: « C'eſt » ainſi qu'on donne un prix à l'exiſtence; c'eſt » ainſi qu'on eſt heureux ».

Je n'ai encore eſſayé de peindre que le philoſophe qui, par la puiſſance de ſes idées, & la communication de ſes ſentimens, donne à la morale ſociale un charme inconnu, & une activité nouvelle. Franklin a formé des hommes: il avoit de plus grands projets; il vouloit créer des citoyens. Il a perfectionné la baſe des mœurs; il va, ſur elles, conſtruire les loix. C'eſt maintenant le légiſlateur qu'il faut montrer; c'eſt l'électricien des nations qu'il faut voir en travail; c'eſt le compoſiteur & le conſommateur du plus beau modéle de liberté, qui fût jamais préſenté à l'univers, qu'il faut expoſer dans toute l'élévation de ſon génie: & c'eſt à la France libre, c'eſt devant ſa première légiſlature qu'il faut offrir ce tableau. Il réveilleroit des eſclaves; il doit tranſporter des François.

# SECONDE PARTIE.

« PASSANT, vas dire à Sparte que nous sommes » morts pour obéir à ses saintes loix ». Cette inscription des Thermopyles est le plus superbe monument de la Gréce : il atteste que l'antiquité a connu, dans un angle de l'Europe, des citoyens. La cité de Lacédémone, la seule qui ait mérité ce nom, par la séparation attentive des trois pouvoirs qui organisent la cité (car l'anarchie d'Athènes, & le combat de tous les élémens civiques dans Rome, interdisent à ces deux villes, d'ailleurs immortelles, cette gloire unique), la cité de Lacédémone devoit cependant durer peu : Elle n'avoit pas pour fondement l'humanité. Le genre-humain lui-même ne se connoissoit pas encore. Il falloit des siécles pour mûrir l'espéce humaine ; & les Spartiates, qui étoient des citoyens, n'étant pas des hommes, devoient disparoître par la force de la nature, qui ne supporte pas long-temps ce qui contredit son action. Je place, par la pensée, un monument plus beau entre les deux mondes : il s'éléve du sein de la mer Atlantide : il regarde l'Amérique & l'Europe : l'auguste image de Franklin le surmonte : de ses mains il inscrit sur les deux faces de la piramide, ces simples paroles : « *Hommes, aimez » les hommes ; soyez libres, & ouvrez à tous les » portes de la patrie* ». Législateur de l'humanité,

tes compatriotes Américains t'exaucent ; la France t'a entendu ; elle répéte tes accents, & l'univers s'éveille.

Le foyer de lumière que le philosophe de la nature ne cessoit d'entretenir à Philadelphie, & qui répandoit au loin sa régénérante chaleur, ne jettoit pas seulement dans les âmes les étincelles des vertus privées ; il y versoit le feu de la liberté publique, qui compose la vie des nations. Des bords de l'Amérique, Franklin, les yeux attentivement ouverts sur les opérations politiques des métropoles Européennes, notoit leurs excès, suivoit la marche de leurs erreurs, relevoit le juste mécontentement qu'inspiroient leurs vexations, observoit la mesure de patience des peuples, prête à être comblée ; renforçoit les principes libérateurs ; prêchoit cependant la modération & la paix, jusqu'au terme où il n'est plus permis de souffrir la violence & l'injustice ; annonçoit la révolution inévitable : sa sagesse, combinée avec la folie du gouvernement, en faisant la prophétie de la liberté, l'accomplissoit ; & les Américains, ses frères, qui, se sentant cruellement tyrannisés, se croyoient encore loin de l'indépendance, étoient déjà les premiers citoyens libres de l'univers, dans son génie.

Les ministres d'Angleterre apprécioient l'ascendant de ce grand homme, & craignoient son influence : conformément à leur systême corrupteur,

ils se persuadèrent qu'en lui accordant un des emplois lucratifs dont ils disposoient dans les colonies, son intérêt pourroit l'engager à les maintenir sous le joug. Il fut nommé, par le roi, directeur général des postes de l'Amérique-Angloise. Il vit dans cette charge utile le bien de sa patrie & le sien. Il n'appréhenda pas que l'idée de tarir, par la révolution, cette source de richesse à son profit pût affoiblir son zéle pour la liberté de ses frères. Avant la pleine maturité de l'événement, il pouvoit perfectionner l'établissement le plus avantageux à la communication des idées, au rapprochement des hommes, & à l'activité du commerce. Il comprit que ses travaux en ce genre accéléreroient eux-mêmes la libération de l'Amérique. Il se trouvoit autorisé, par sa place, à se transporter continuellement sans être suspect à la métropole dans tous les cantons des colonies; il alloit y reconnoître les dispositions générales, les ménager avec sagesse, augmenter, avec prudence l'horreur de l'oppression, & précipiter sans effort la tendance des esprits vers la conquête des droits de l'homme & du citoyen. Quelques paroles pleines de ce grand sens, qui ne permet pas de les oublier, & qui fait fermenter les pensées généreuses, lui suffisoient le soir dans les hotelleries, durant la route avec les voyageurs, partout au milieu des patriotes empressés de le voir, pour jetter à chaque pas, dans les âmes, les fondemens de la patrie.

Franklin n'avoit point une vertu exagérée. Il étoit dans ses principes, qu'en cherchant les intérêts communs, on assûroit son bonheur. Il devoit perdre, il est vrai, un moyen de richesse, en détruisant le gouvernement oppressif dont il faisoit servir les faveurs personnelles au bien public encore plus qu'à son propre avantage : mais sa naturelle simplicité, sa prudente économie lui accumuloient assez de fortune pour être toujours dans l'aisance ; & il redoutoit la grande opulence pour lui-même comme pour ses concitoyens. Sous ce rapport, il ne faisoit donc point de sacrifice. Peut-être croiroit-on plutôt qu'il n'étoit pas généreux de profiter des dons de la cour & de chercher à en ruiner la puissance. Mais ce seroit rétrécir le sublime génie d'un sage à la mesure des esprits vulgaires. Franklin faisoit marcher de front deux pensées, de faire monter l'Angleterre elle-même, dans toute son intégrité, aux principes de la liberté civique, où d'y élever au moins son pays. Si la première idée réussissoit & c'étoit celle qui lui plaisoit d'avantage, le parlement Anglois auroit eu la pleine représentation nationale & coloniale; le roi d'Angleterre auroit exécuté les volontés légales des citoyens dans les deux continens ; & la parfaite combinaison de la puissance législative de tous, & du pouvoir exécutif d'un seul, eût réalisé pour la Grande-Bretagne cette belle constitution destinée au bon-

heur de la France. Or, il n'étoit possible d'amener le gouvernement de Londres à cette perfection, que par les réclamations les plus vives des colonies : il servoit donc, dans ses principes, la métropole & la cour, en disposant les causes d'un changement qui auroit fait la gloire du parlement & du roi, en assurant la félicité de l'Empire. Mais, si le système de l'oppression Britannique se soutenoit impitoyablement ; si la cour s'obstinoit à vouloir écraser les Colons ; si les bons patriotes de l'opposition en Angleterre ne pouvoient l'emporter sur les mauvais citoyens vendus au despotisme ministériel, alors de viles considérations personnelles ne devoient point le toucher ; un grand exemple étoit dû à l'univers par les Américains ; la cause des peuples devoit être vengée, & il falloit que la liberté arborât son étendart sur un autre hémisphère. Ainsi toutes les vues de Franklin se concilioient avec la vérité, avec la justice ; & quelle que fût la dernière détermination des opresseurs, ou il les servoit eux-mêmes en les réduisant à changer & à devenir des citoyens, ou il servoit toujours l'humanité, en établissant le premier gouvernement pleinement libre, qui eût encore existé dans le monde.

Les choses & les hommes ainsi disposés, il fut envoyé en Angleterre, par l'assemblée de Pensylvanie, pour y défendre, contre les entreprises de la cour, les intérêts des Colons. Il ne dissimula

rien & ne gagna rien près des miniſtres, qui dès lors ſe préparoient à écraſer l'Amérique par l'impôt du timbre, & qui firent paſſer au parlement, par les moyens perfides dont ils ont l'uſage, cet acte de tyrannie, qui provoquoit la liberté. Franklin leur annonça le réſultat infaillible d'un tel excès de vexation. La réclamation fut en effet ſoudaine & unanime dans les Colonies. Elle parut le juſte droit des citoyens qu'on opprime, à tous les généreux patriotes d'Angleterre où il en eſt beaucoup, mais où ils ne dominent pas : elle ſembla une révolte d'eſclaves qui veulent ſecouer l'autorité du maître, à tous les ſerviles fauteurs du miniſtère qui ſont plus nombreux, & qui dominent.

Dans ces conjonctures déciſives, Franklin fut mandé à la barre du parlement : il y fut grand comme la liberté. Il eut, à lui ſeul, devant l'ariſtocratie qui s'épuiſe en deſpotiſme, la dignité de tout un peuple qui naît à l'indépendance. Il ignoroit les queſtions qu'on alloit lui faire ; mais il ſe préſentoit avec ſon génie. Avant l'interrogatoire les queſtions étoient préparées ; après, on auroit cru que c'étoient les réponſes ; pas une idée vague ; pas une parole inutile : des penſées ſimples & vaſtes ; des ſentimens loyaux & généreux ; les aſſertions les plus hardies, & les raiſons les plus convaincantes ; les dénégations les plus hautes, & les plus évidens motifs : la liberté

dans ſa fierté mâle, & la vérité dans ſa nudité pure : tous les premiers actes de l'inſurrection Américaine, prouvés légitimes ; tous les nouveaux projets de la violence Anglicane, démontrés impuiſſans. « Soyons libres enſemble, ou nous le
» ſerons ſans vous, & malgré vous. Si vous ne
» retirez pas vos loix oppreſſives, nous continue-
» rons d'en faire d'indépendantes. Si vous voulez
» nous ſubjuguer; nous triomphons. Vos armées?
» Il n'en eſt point d'aſſez nombreuſes ; vos for-
» ces ? il n'en eſt pas ſur la terre capables de
» faire plier nos volontés. Choiſiſſez entre notre
» amour & notre haine ; mais point de choix
» entre les chaînes qui pourroient nous aſſervir ;
» nous n'en ſupporterons jamais. Vous trouverez
» des hommes que nulle puiſſance au monde,
» ſi grande qu'elle ſoit, ne pourra dompter ».
Voilà, meſſieurs, une foible image de la majeſté de Franklin en face de l'Angleterre. Cynéas, vit à Rome, dans le ſénat, qui dominoit l'Italie, un temple, une aſſemblée de dieux impaſſibles, & trembla : Franklin vit à Londres, dans le ſénat, qui commandoit les mers des deux mondes, une cour, une aſſemblée de légiſlateurs impérieux, & fut intrépide. Mais le miniſtre de Theſſalie parloit en ambaſſadeurs au nom d'un roi ; & qu'étoit un roi devant les Romains ? L'envoyé de Philadelphie parloit en homme, au nom d'un peuple qui ſe créoit libre ; & des hommes libres

ſont les premiers des êtres devant les Anglois. Il ſe retira honoré par la nation, mais convaincu que le parlement livré aux miniſtres, voudroit faire peſer le ſceptre ſur l'Amérique, & le ſoutenir par le glaive; qu'on forceroit ainſi ſes frères à défendre leurs droits, à conſommer leur indépendance & à gagner la cauſe du genre humain.

Il revole à Philadelphie. Les ſages Adams, le grand Waſingthon l'attendoient. Le ſénat de Pyrhus s'aſſemble : le premier congrès ſe forme; Franklin y ſiége, ou plutôt la liberté. Tout eſt réſolu : les loix vont ſe rédiger; mais déjà elles exiſtent; tous les colons ſont citoyens : les troupes patriotiques vont paroître, les voici; tous les citoyens ſont ſoldats. Le philoſophe de l'humanité, l'ami de la paix, Franklin tenoit prêts, depuis dix années, tous les plans de l'armée inſurgente. Les états des régimens & des compagnies, la ſolde, les inſtructions, tous les détails militaires, écrits de ſa main, deux luſtres avant l'inſurrection, & dépoſés dans les archives de Philadelphie (1), atteſtent l'étendue & la prévoyance de ſes penſées. Venez, Anglois; armez vos flottes; verſez les guerriers de vos trois royaumes; répandez les mercenaires de l'Allemagne ſur l'Amérique : elle

(1) Ils y ont été vus par M. Fleury, officier d'un rare mérite, qui a ſervi avec une grande diſtinction dans les deux Indes, & qui a eu la bonté de me fournir pluſieurs notes importantes, dont j'ai fait uſage dans ce diſcours.

eſt libre ; Franklin eſt dans ſes conſeils, Waſingthon régit ſes armées ; vous trouverez par-tout contre vous la ſageſſe & la victoire. Juſques dans les ſurpriſes de la force & la férocité du brigandage qui ſignaleront par inſtans vos rares exploits, vous redoublerez l'énergie des libres courages, la vive horreur des tyrans ; & vous ne ferez qu'aſſurer aux états-unis de plus grands triomphes. Le contraſte de l'humanité des ſoldats Américains dans vos défaites ſolemnelles, & de la fureur de vos troupes ſerviles dans leurs ſuccès impies, changera votre gloire en opprobres, & le ſang de quelques peuplades paiſibles immolées à votre rage en ſemences de victoires pour les combattans de la liberté.

Je n'entrerai point, meſſieurs, dans l'expoſition des marches ſavantes, des combinaiſons profondes, des reſſources imprévues, des réſiſtances invincibles, des actions déciſives, des prodiges de gloire qui ont immortaliſé les campagnes des armées de l'indépendance. Point d'argent, mais du fer : point de tactique, mais du courage : point d'expérience des combats, mais le génie de la victoire : point de diſcipline longuement préparée, mais un général ſubitement créateur. Des hommes qui veulent être libres, Franklin qui les dirige, Waſingthon qui les commande ; tous les ſuccès ſont expliqués. Cependant le fer même n'abonde pas ; il faut en tirer d'Europe :

les capitaines dignes du grand général ſont peu nombreux ; il importe d'appeller des François.

Franklin ſeptuagénaire revenoit du Canada, où il avoit couru, dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, pour les intérêts de la révolution, & où il avoit traverſé, avec Montgommery, les fleuves & les lacs ſur les glaces. On le nomme pour aller en France appuyer les efforts de Déan, & décider les ſecours qu'on devoit attendre d'une nation généreuſe qui avoit ſubi, dans une paix forcée, par les fautes du gouvernement, tout l'orgueil impolitique & tous les intolérables outrages du miniſtère Anglois. Il part à l'inſtant même ; il n'a pas une pièce d'or ; ſa patrie n'en a point : il arrive à Paris, avec une cargaiſon de tabac ; comme jadis, au moment où la Hollande voulut être libre, ſes députés vinrent à Bruxelles, avec un convoi de harengs, pour payer leur dépenſe. L'admiration le devançoit ; l'amour l'accueille. Toutes les voix le célèbrent ; tous les regards le fixent ; tous les cœurs l'embraſſent. Il parle ; il a réuſſi. Le traité de commerce avec les Inſurgens eſt proclamé : les munitions de guerre partent de nos ports : l'Amérique les reçoit ; ſa reconnoiſſance éclate : les hommes libres du Nouveau-Monde ont des alliés dans l'ancien ; ils y auront bientôt des émules.

A la voix de Franklin, à la voix de la gloire, parois, jeune la Fayette : ou plutôt, diſparois de

l'Europe: montre-toi à l'Amérique étonnée de ta noble audace : que la France n'apprenne ta fuite immortelle qu'avec la nouvelle de ta première victoire dans le pays de la liberté.

Les Anglois furieux fondent ſur nos vaiſſeaux ; mais ils n'ont plus l'avantage de ces ſurpriſes perfides dont ils avoient précédemment uſé, avant toute déclaration de guerre. Nous avons des armées navales préparées ; Orvilliers, Eſtaing les commandent. Les flottes Angloiſes trouvent ici (1) une réſiſtance invincible, & n'ont que la fuite pour reſſource ; là (2), elles eſſuyent des défaites éclatantes, & reçoivent, dans les ports de leurs propres îles, nos troupes qui en font la conquête. L'armateur Américain, Jones, fait des priſes juſques ſur les côtes de la grande Bretagne. Rochambeau eſt à la tête des légions Françoiſes dans les Etats-Unis. La Fayette eſt le héros des deux nations. Waſingthon eſt l'arbitre des victoires. L'indépendance eſt conſommée. L'Angleterre, à ſon tour, eſt contrainte à la paix. Un grand peuple eſt ſouverainement libre : & des bords de la Seine, Franklin le préviſeur, le directeur & l'ame de cette ſublime nouveauté dans l'univers, renvoyant toute la gloire à ceux qui ont eu l'héroïſme de l'aſſurer par

(1) A Oueſſant.

(2) A la Grenade.

les armes, reçoit, avec le calme de la philoſophie, les félicitations de l'Amérique, de la France, des patriotes Anglois eux-mêmes, & de toutes les ames qui ſentent l'humanité.

La ſouveraineté du peuple eſt établie : voici le moment de perfectionner la légiſlation. Le négociateur, à la cour de France, étoit, en même temps, l'inſtituteur de ſa république. Il tenoit prête, il envoye, à ſes frères, la conſtitution de la Penſylvanie, qui ſe lie à tous les établiſſemens des états confédérés. Les droits de l'homme ſe développent, pour la première fois, dans des loix ſimples & fécondes, comme celles de la nature; les droits du citoyen s'élèvent ſur les bâſes fondamentales de la ſociété. L'organiſation de la puiſſance publique ſe trouve combinée en rapport avec l'intérêt particulier de chaque homme & le bien univerſel de l'humanité, avec l'avantage individuel de chaque patriote, & la proſpérité générale de la patrie. Les inſtitutions de Franklin ſont unanimement adoptées comme le code de la ſageſſe & du bonheur. Nous les avons fondues dans les nouvelles loix Françoiſes; & nous devons regarder ce grand homme, comme l'un des premiers compoſiteurs de cette conſtitution ſacrée qui va bientôt atteindre toute l'élévation de la raiſon & de la juſtice, toute la perfection de l'ordre naturel & ſocial, & qui ſera le phare du genre-humain.

Ici, messieurs, l'intérêt de ce discours augmente & devient suprême. Il s'agit de comparer l'Amérique indépendante, avec la France libre, & de présager les destinées de l'univers.

Je l'ai dit; la première grande nation qui possède la *plénitude* de la liberté, c'est la nation Anglo-Américaine; la première qui s'apprête à jouir de la *perfection* de la liberté, c'est la nation Françoise; &, sous l'un & l'autre rapports, Franklin est le premier législateur du monde. Que les générations présentes & futures, entendent & jugent!

En Suisse, l'aristocratie sénatoriale domine; en Hollande, le stadoudérat tend au despotisme; en Angleterre, le peuple n'a qu'une représentation fautive; le ministère prépare les élections; il existe une chambre des pairs qui arrête tout à volonté; la cour obtient, avec l'argent, l'argent; avec l'argent les voix; enfin, en toute position d'intérêt public, le roi a un pouvoir d'empêcher absolu : s'il est un pays au monde où il n'y ait qu'un phantôme de liberté qu'on idolâtre, & point de liberté réelle qu'on sache aimer, c'est là. Mais ce phantôme étoit auguste; les imaginations angloises, exaltées par sa grandeur, ne voyant autour d'elles que des nations esclaves qui vouloient continuer de l'être, élevoient, avec toute raison, ce peuple au premier rang dans l'univers.

Franklin avoit dit aux Anglois : « Admettez

» tous les hommes qui tiennent à votre gouverne-
» ment, dans les diverses parties du globe, à
» une libre concurrence & à une égale représen-
» tation pour la législature : que le roi garde seul
» le sceptre de l'exécution & ne puisse l'étendre
» qu'au nom des loix faites par les députés &
» consenties par les colonies, comme par les
» provinces : vous aurez la suprême unité sociale
» & la grande monarchie de la liberté ! l'univers
» se fondra dans votre empire, ou du moins toute
» la terre se composera sur un si beau modèle ;
» vous aurez commencé le bonheur du monde
» & assûré la fraternité du genre-humain ». Il parloit à des sourds volontaires qui n'entendoient, n'embrassoient qu'une chimère de liberté pour eux, dans leur île, & qu'ils s'obstinoient à ne vouloir appuyer que sur une domination tyrannique, au dehors. Mais l'Amérique, déjà la tête haute, écoutoit son interprète : la France, quoiqu'encore couchée sous ses vieux fers appesantis, ruminant, dès-lors, dans sa pensée, les grandes leçons des Mably, des Rousseau, prêtoit une oreille attentive, & disoit : « Le moment viendra ; il approche ;
» ce que l'Angleterre n'a pas la sagesse d'entre-
» prendre, j'aurai la gloire de l'exécuter ».

Cependant les états Insurgens s'organisent en république-fédérée. Tout autre gouvernement leur étoit impossible. La perfection de l'unité ne pouvoit s'établir dans une multitude de provinces indépendantes,

indépendantes, dont chacune avoit le droit de s'inſtituer ſouverainement, ſous les formes qui lui plairoient davantage. Le beſoin mutuel de s'allier, de ſe tenir enſemble, de ne former qu'un peuple, donne naiſſance au congrès. Mais la puiſſance légiſlative de ce grand ſénat de repréſentans de tous les cantons-unis, n'embraſſe que les points généraux des conventions communes, & ne confère au pouvoir exécutif national que l'autorité relative à ces vaſtes objets qui intéreſſent l'enſemble des états. Chaque province enſuite a ſon aſſemblée de légiſlation propre, & ſon pouvoir d'exécution ſans dépendance. Je le répéte, la liberté eſt pleine; l'union eſt heureuſe; mais l'unité n'eſt pas abſolue, & ne pouvoit l'être. Comment inſtituer un chef ſuprême? Chacun des Etats-Unis avoit un droit égal à le donner; & des diſſenſions inévitables devoient réſulter de la ſeule idée d'un *roi*. Auſſi Franklin, qui voyoit une plus grande puiſſance & un gouvernement plus parfait dans le pouvoir exécutif, placé entre les mains du chef unique de l'empire Britannique, ſi cet empire ſe fût organiſé dans les principes de la vraie liberté, comprit-il que cette forme étoit impoſſible pour les différentes colonies diviſées de l'Angleterre, & qu'il falloit s'en tenir, avec ſageſſe, aux combinaiſons les meilleures de la république fédérative. La création de la libre monarchie, du plus parfait des gouvernements, nous étoit réſervée.

Je te ſalue, France, vaſte patrie de l'unité; ſouléve ton corps immenſe; ſecoue tes chaînes; que le feu de la liberté les fonde en un inſtant; que la baſtille & toutes les fortereſſes du deſpotiſme tombent & diſparoiſſent : que la Fayette ſoit créé ſoldat de la patrie; il ſera citoyen juſqu'à la mort; la France l'éléve, l'univers le contemple, & il voit Waſingthon : que les repréſentans élus de toutes les claſſes de l'empire, ne forment plus de claſſes, & ſoient dans l'égalité abſolue, dans la pleine concurrence des voix, un légiſlateur unique. Hommes de toute la nation, parlez comme un ſeul homme; & que toute la nation réponde : « C'eſt nous, c'eſt notre volonté ».

Chef aimé des François, monarque, qui malgré toi, n'avois eu que la fauſſe grandeur de la cour, acquiers, par l'acceſſion de ta volonté, la vraie grandeur de la nation; ceſſe d'être l'idole impuiſſante d'une caſte étroite & abhorrée de deſpotes oppreſſeurs; deviens le digne roi de vingt millions d'hommes libres. Monte, tu ſeras le premier prince du monde entier qui ait eu cette gloire, monte ſur le trône des loix; & ne vois, dans le large horizon de ton empire, que la liberté qui te donne & maintient la toute-puiſſance de ton ſceptre. Tu gouvernes des citoyens, tu régis des hommes; tu es roi : il n'y en avoit pas encore eu ſur la terre. Il falloit cette ma-

turité de l'eſprit humain ; il falloit la France, pour réſoudre enfin le problême des ſiécles, organiſer l'ordre ſocial dans l'unité abſolue, & lui donner un chef impaſſible comme Dieu, &, comme lui, invariable dans la juſtice.

Eternel modérateur des forces humaines, qui, ſelon votre parole, diſpoſez tout avec un grand reſpect pour notre liberté (1), c'eſt vous qui avez accumulé, en ſilence, les prodiges des cauſes & les miracles des événemens, pour opérer la création de notre bonheur. Mais, dans la combinaiſon de tous vos bienfaits, le plus grand eſt de nous avoir donné Franklin, & montré l'Amérique; le plus propice eſt d'avoir mis dans la balance des deſtinées les génies de l'aſſemblée nationale, & Bailly & la Fayette; le plus heureux eſt d'avoir fait deſcendre, en un jour, la liberté dans Paris, dans les provinces, & diſpoſé un roi qui l'embraſſe. O ſuccès ! ô mémoire ! Les nations ne peuvent ſe le perſuader encore ; mais elles s'en émeuvent ; leurs doutes s'épuiſent ; elles vont croire enfin qu'on peut être libre ſous un chef : les tyrans frémiſſent ; leur régne paſſe : nous avons des frères de ſentiments & de penſées par toute la terre. Encore un peu de temps; &, dans une mutuelle indépendance, & dans une

(1) Tu autem dominator virtutis.., cum magnâ reverentiâ diſponis nos. SAP. 12. 18.

égale affection, les peuples de l'univers s'étonneront d'être heureux & de se trouver François.

Vénérable vieillard, philosophe auguste, instituteur de la felicité de ta patrie, moteur de la liberté Françoise, prophète de la fraternité du genre-humain, quel doux bonheur a embelli la fin de ta carrière ! De ton asyle fortuné, au milieu de tes frères qui jouissent en paix du fruit de tes vertus & des succès de ton génie, tu as chanté le cantique de la délivrance des mortels. Tes derniers regards ont vu autour de toi l'Amérique heureuse, au-de-là de l'océan la France libre, &, dans un avenir prochain, le salut du monde. Les Etats-Unis, formant tous ta famille propre, ont pleuré le père de leur république ; la France, ta famille d'adoption, honore le générateur de ses loix ; le genre-humain, ta grande famille, te révérera comme le patriarche universel qui a fait l'alliance de la nature avec la société. Ton souvenir appartient à tous les siécles ; ta mémoire à tous les peuples ; ta gloire à l'éternité.



M. Veillard, intendant des eaux de Paſſy, intimement lié avec Franklin, a bien voulu, ainſi que M. Fleury, dont j'ai déjà cité le témoignage, me donner des renſeignemens parfaitement ſûrs, & qui ont ſervi de bâſe aux détails de cet éloge. J'avois eu moi-même le bonheur de connoître perſonnellement ce grand-homme; j'avois pluſieurs fois, mangé avec lui, chez M. Rey de Chaumont, dans ſa belle habitation de Paſſy. Il avoit aſſiſté à quelques-unes de mes prédications, & m'avoit donné des témoignages très-ſenſibles de ſon honorable eſtime. Je pourrois multiplier les notes qui appuyeroient tous les faits que j'ai expoſés dans ce diſcours; mais je préfère de placer ici ſeule & toute entière une grande pièce-juſtificative, que M. le Roi, de l'académie des ſciences; de la ſociété royale de Londres; de la ſociété philoſophique de Philadelphie, & garde du Cabinet de phyſique du roi, m'a fait la grâce de m'adreſſer; elle m'eſt arrivée trop tard, pour ſervir à mon travail qui étoit fini; mais elle confirme tout ce que j'ai avancé; elle contient des détails précieux que j'ignorois; elle ne peut qu'intéreſſer le public, ſous tous les rapports & donner un grand poids à cet ouvrage.

## *Note de M. le Roi ſur Franklin.*

Je ſuis enchanté, monſieur, que, vous élevant au-deſſus des vains préjugés du vulgaire, vous ayez formé le noble deſſein de prononcer, au milieu de paris, l'oraiſon funébre de mon illuſtre ami, né proteſtant. Flatté de la confiance que vous voulez bien me montrer à ce ſujet, je vais tâcher d'y répondre, en vous envoyant une notice ſur ce grand-homme, de ce que j'ai pu me rappeller, par rapport à lui, & de ce qu'il m'a dit lui-même dans les nombreuſes converſations que nous avons eues enſemble. Il faut que cette claſſe d'hommes, aſſez vains & aſſez imbéciles, pour avoir voulu établir parmi nous une ſecte privilégiée, à laquelle ſeule il appartenoit de commander les armées, de juger les peuples & de ſiéger dans le conſeil des rois; il faut, dis-je, qu'ils apprennent que M. Franklin étoit, comme l'illuſtre Fléchier, fils d'un chandelier de Boſton, qu'il ſortit de Boſton très-jeune encore, n'ayant pas quatorze ans, à-peu-près comme de petits jeunes-gens, qui impatiens du joug de la maiſon paternelle, la quittent pour aller chercher fortune ailleurs; que ſes courſes l'amenèrent à Philadelphie, où s'étant préſenté chez le ſeul imprimeur qui fut en cette ville; cet imprimeur crut voir dans cet enfant des diſpoſitions & un naturel heureux, qui firent qu'il le prit chez lui, & lui apprit l'art de l'imprimerie. Je ſais que M. de la Rochefoucauld, dans le diſcours qu'il lut à la ſociété de 1789, le 13 de Juin dernier, donne à penſer qu'il étoit garçon imprimeur, à Boſton; qu'il quitta pour aller chercher de l'emploi à New-York & à Philadelphie. Cependant ce que je viens avoir l'honneur de vous dire me paroît certain, autant que ma mémoire puiſſe me le rappeller, il me ſemble qu'il me l'a

dit plusieurs fois, & que ses compatriotes me l'ont rapporté de même. Ils m'ont dit qu'alors qu'il arriva à Philadelphie, vers 1720, il n'y avoit dans cette ville qu'un seul imprimeur; que cet art curieux étoit presqu'inconnu à une grande partie du pays; que les gens des campagnes, qui venoient dans cette ville & qui étoient amateurs des choses intéressantes, alloient chez l'imprimeur où le jeune Franklin demeuroit, & que là ils le voyoient travailler, & que frappés de son adresse & de son activité, presque toujours en s'en allant, ils lui donnoient des marques de leur libéralité. Surquoi il faut remarquer que les mœurs américaines étant les mêmes que les mœurs angloises, cet usage qui pourroit nous paroître extraordinaire, ne l'est nullement dans ces mœurs, où souvent on fait des galanteries de cette espéce aux jeunes-gens, sans qu'ils ayent à en rougir. J'en ai été temoin plusieurs fois dans le temps que j'étois en angleterre. Je reviens à M. Franklin, mais la petite anecdote, que je viens de rapporter, étoit nécessaire pour expliquer un établissement dont il a été l'auteur, & qui a servi à tirer les colonies angloises, de l'amérique septentrionale, de l'ignorance où elles étoient, & qui a été le premier fondement de leur liberté, par les lumières qu'il a répandues dans le pays; car, avant d'être le législateur des Américains, il en a été comme l'instituteur. Avide de connoissances, & ayant un désir insatiable de s'instruire, il sentit qu'à deux mille lieues de l'angleterre, ce n'étoit que par les livres qu'il pourroit y parvenir; mais comment en avoir, lorsque, dans tout Philadelphie, il n'y avoit peut-être pas, à cette époque, quatre ou cinq cents volumes. Il forma une petite société avec quelques jeunes-gens qui avoient les mêmes goûts que lui, & pour d'abord se procurer tous les livres qui étoient à leur disposition, il fut convenu que chacun des membres de la société, apporteroit ceux qu'il avoit, dans le lieu où ils

ſe raſſembloient, pour en faire une bibliothéque commune. Cependant cette reſſource eût été bien foible ; auſſi il ne s'en tint pas là ; il fit conſentir la ſociété à contribuer d'une petite ſomme, tous les mois, pour acheter des livres à Londres, & les faire venir. Cette petite ſociété ne tarda pas à être connue : d'autres jeunes-gens voulurent en être, nouveau fond de livres & nouvelles contributions. Les gens de Philadelphie ayant appris que la petite ſociété avoit une collection de livres, voulurent en emprunter ; on y conſentit bien volontiers, mais à la condition qu'ils payeroient une petite rétribution pour les livres qu'on leur prêteroit, & elle fut encore employée à les augmenter. Cette rétribution devenant toujours plus forte, & la ſociété prenant de nouveaux accroiſſemens, on la vit dans peu d'années, avoir plus de livres, qu'il n'y en avoit preſque dans toutes les colonies. Enfin cet établiſſement eut des ſuites ſi heureuſes, que cette collection de livres, qui n'avoit d'abord été que celle de quelques particuliers, devint par la ſuite une véritable bibliothéque ; & que les autres colonies, ayant ſenti les avantages immenſes qui réſultoient d'un pareil établiſſement, l'ont adopté, au point qu'à Boſton, à New-York, à Charles-Town dans la Caroline, & dans pluſieurs autres endroits, il s'en eſt formé qui ont été l'origine des ſuperbes bibliothéques qu'on y voit actuellement, & celle de Philadelphie pourroit aujourd'hui le diſputer à pluſieurs des plus conſidérables de l'Europe. Pardonnez, monſieur, ces détails, mais ils m'ont paru intéreſſans, néceſſaires mêmes pour vous faire mieux connoître comment mon illuſtre ami a été la cauſe de l'inſtruction des Américains, & leur inſtituteur, en quelque façon, comme je vous l'ai dit. Cependant il penſa que tous les ſecours qu'il avoit procurés à Philadelphie, ne pouvoient pas encore le conduire où il vouloit arriver, il ſe détermina donc à paſſer en Angleterre, & ce fut vers

1724 ou 1725, ce qu'il y a de sûr c'est qu'il y étoit encore du temps de Newton, qu'il m'a dit avoir vu plusieurs fois & qui ne mourut qu'en 1727, & il y travailla en qualité de garçon imprimeur. Il me paroit, par tout ce que j'ai appris, que n'ayant alors que 20 ou 21 ans, il y vécut assez obscurément. Il repassa en Amérique : ce fut à son retour, à ce que je crois, qu'il persuada à l'imprimeur, chez lequel il avoit demeuré, de publier une gazette, à l'instar de celles qui paroissoient à Londres. Cette idée eut le plus heureux succès, & l'imprimeur, à qui elle valut beaucoup d'argent, après l'avoir associé avec lui, par reconnoissance lui donna ensuite sa fille en mariage. C'est de ce mariage qu'est sorti M. Franklin, un des principaux du parti loyaliste, le fils ayant suivi un parti opposé à celui du père ; & madame Beach, sa fille chérie, à la famille de laquelle il a laissé la plus grande partie de sa fortune, n'ayant laissé que quelques terres à M. Guillaume Franklin, fils du loyaliste & son petit-fils, qu'on a vu ici avec lui.

Livré à sa profession, il paroît qu'elle le mit dans le cas, après la paix d'Aix-la-Chapelle, par la fortune qu'il avoit acquise, il paroît, dis-je, qu'elle le mit dans le cas de pouvoir suivre entièrement ses goûts pour l'étude & pour la philosophie naturelle, & de commencer à servir plus particulièrement son pays, dans les affaires publiques ou d'administration : ce fut aussi quelque temps avant cette époque, qu'il commença à s'appliquer à l'étude de l'électricité, qui lui fit faire ces découvertes qui l'ont rendu immortel.

Une fameuse expérience, l'expérience de Leyde, ayant donné à cette partie de la physique, un éclat & une célébrité qui excita l'attention de tous les savans de l'Europe ; un quaker célèbre de Londres, M. Collinson, qui étoit de la société-royale, envoya à M. Franklin quelques tubes de verre & d'autres instrumens propres à faire des expériences d'électricité. Il employa si heureusement ces in-

ſtrumens, qu'il parvint, par leur ſecours, à ces découvertes qui l'ont immortaliſé, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, monſieur, & le firent bientôt connoître dans toute l'Europe ſavante. Deux de ces découvertes caractériſent particulièrement ſon génie, celle de la diſtribution inégale du fluide électrique dans les corps, d'où réſulte les phénomenes électriques qu'ils nous préſentent; l'autre plus grande & plus propre à frapper les eſprits, celle du PARA-TONNERE. Il ne ſera pas inutile d'ajouter un mot ſur cette découverte, pour vous faire mieux comprendre la nature du génie de mon illuſtre ami, & de quelle manière il ſavoit faire des applications heureuſes des phénoménes & des effets, dont les conſéquences échappoient aux autres phyſiciens. Un anglois, M. GRAY, avoit dit en mourant, que ſi l'on pouvoit comparer les petites choſes aux grandes, il oſeroit dire que l'électricité & le tonnerre ne ſont qu'une ſeule & même choſe. Ce fut en 1735, que cet anglois, à qui l'électricité a les plus grandes obligations, oſa faire cette comparaiſon. Plus les phénoménes ſe multiplioient, plus elle paroiſſoit fondée. Cependant, comment franchir l'intervalle qui nous ſépare des nuages; on s'étoit apperçu en Amérique que les pointes tiroient le fluide électrique des corps électriques, de beaucoup plus loin que les corps, qui ont une autre figure. Auſſi-tôt il ſe ſaiſit de cette idée, & dit : ſi la cauſe du tonnerre eſt la même que celle de l'électricité; ſi les nuages, lors des orages, ſont remplis de ce fluide, il n'y a qu'à leur préſenter une pointe ſur un lieu élevé, & ſoutenue convenablement, cette pointe s'électriſera pendant cet orage. Cette grande & ſuperbe conjecture parut extravagante aux gens qui ne ſavent pas s'élancer au-delà des idées ordinaires. Cependant il ſe trouva en France, un homme, M. Dalibard, qui eut le courage de tenter de la vérifier; & le 10 de mai 1752, un orage qui s'éleva au-deſſus de MARLY-LA-VILLE, où ſon apparat étoit établi, juſtifia tout-à-la-fois, & la

conjecture hardie de mon illuſtre ami, & le courage de M. Dalibard, qui avoit tenté de s'aſsûrer ſi en effet elle étoit fondée. Bientôt cette grande nouvelle-phyſique ſe répandit dans toute l'Europe, & une foule d'expériences & d'obſervations confirmèrent ce que M. Dalibard avoit vu le premier; auſſi j'imagine bien, monſieur, que ſi vous jugez à propos de parler, dans votre diſcours, de cette ſublime découverte, vous direz que ce fut en France, que l'obſervation s'en fit pour la première fois, & que c'eſt un avantage qui nous étoit réſervé.

De cette découverte au para-tonnerre il n'y a qu'un pas; car, ſi les pointes tirent, de préférence à tous les corps autrement figurés, l'électricité des nuages, il s'en ſuivra inconteſtablement qu'une pointe élevée ſur un bâtiment, aura cet avantage; & que, ſi elle peut tranſmettre promptement & ſans obſtacle, cette électricité à la terre, ſon réſervoir commun, au moyen de barres métalliques, il n'en réſultera aucun accident, & que ce bâtiment ſera par-là entièrement préſervé des ravages de la foudre, de-là

*Eripuit cœlo fulmen, mox ſceptra tyrannis*;

mais ce dernier hémiſtiche appartient à des temps poſtérieurs.

Voilà bien des détails phyſiques, monſieur, mais aux bons eſprits comme vous ils ne ſont pas inutiles, parce qu'ils leur donnent lieu de mieux ſaiſir les traits qu'ils veulent employer. Ce dont vous pouvez être aſſûré, c'eſt que vous avez ici en peu de mots exactement l'hiſtoire & la théorie de cette grande découverte.

Les idées nouvelles & hardies de M. Franklin trouvèrent des oppoſitions dans la ſociété-royale, à l'exception des conjectures qui furent vérifiées. Cependant, lorſqu'il repaſſa en Angleterre, vers 1755, on lui rendit plus de juſtice, & la ſociété-royale lui décerna la médaille d'or qu'elle accorde annuellement au mémoire & aux expériences qui lui ſont préſentés, & qui contiennent des vues nouvelles, ou des faits intéreſſans & curieux; il y fut fort accueilli,

& ce fut, à cette époque, qu'ayant été dans une des universités d'Angleterre on lui donna le bonnet de docteur, politesse que les savans de ces universités, font à ceux qui viennent les visiter, & qui jouissent d'une certaine considération. Mais la guerre ayant éclatée, l'année d'après, entre l'Angleterre & la France, il repassa en Amérique, & fut fort employé dans les affaires publiques. Il m'a raconté, plusieurs fois, qu'ayant été nommé capitaine d'artillerie, en revenant à Philadelphie, les canoniers, qui avoient servi sous lui, ayant voulu, par honneur, faire un salut près de sa maison, il en fut pour ses porcelaines, qui furent cassées par l'ébranlement résultant de cette décharge.

Nous touchons aux momens où il a commencé à figurer comme homme public. Ayant été nommé agent de la province de Pensylvanie, il repassa en Angleterre, vers 1769; à cette époque, il y avoit une grande fermentation dans les esprits, en Amérique. L'acte du THÉ avoit révolté tout le monde; &, peu de temps après, l'acte du TIMBRE acheva entièrement de mécontenter les Américains. Enfin, agent de la Pensylvanie, il fut décidé, au parlement, qu'il seroit appellé, ainsi que les autres agens des colonies, à la barre de la chambre des communes, pour répondre sur les questions qui lui seroient faites, sur la population des colonies, leurs dispositions par rapport au parlement d'Angleterre, & les causes de leur résistance à l'acte du timbre. C'est-là qu'il répondit avec tant de précision, tant de clarté & tant de force, aux membres qui l'interrogeoient; réponses qui rendirent à jamais célèbre ce fameux interrogatoire, & firent connoitre mon illustre ami, dans l'Europe, comme homme public. Cela se passa dans le commencement de l'année 1767, M. de la Rochefoucauld, dans le discours dont j'ai parlé, place l'époque de cet interrogatoire à l'année 1766, mais certainement c'est une erreur; car, lorsque M. Franklin vint ici, en 1767, il n'étoit bruit que de ses réponses & je lui en fis compliment. Je le vis, quelques mois après,

à Paris, où il vint pour la première fois en août 1787. M. de Malesherbes remarqua fort bien, lorsque je le lui présentai, que mon illustre ami étoit le premier savant qui eût développé de grands talens pour les affaires publiques. Or c'étoit un avantage qu'il tiroit du gouvernement sous lequel il vivoit, qui donna lieu à l'effort de son esprit vers ces objets importans, qui intéressent le bonheur & la félicité de tout un peuple. A Paris, ce grand-homme, dans notre ancien régime, seroit resté dans l'obscurité; comment employer le fils d'un chandelier? ou bien si son génie pour les sciences avoit forcé les barrières, que lui opposoient son état, il auroit été d'une académie. Ne sentira-t-on jamais, que la chose la plus importante dans un état, étant d'avoir des hommes, on ne peut pas établir une trop grande concourrence, & que la probabilité d'en avoir, qui puissent remplir dignement les différentes places d'un état, augmente toujours en proportion du nombre de ceux qui peuvent aspirer à les remplir ou y prétendre. Je reviens à mon illustre ami, je me suis laissé entraîner par l'indignation que m'a toujours inspiré cet absurde tyrannie aristocratique, qui vouloit que les emplois de l'état n'appartinssent qu'à une seule secte. Ce qu'il y avoit de plus incroyable, c'est que cette secte étoit certainement beaucoup moins capable & moins instruite que celle du TIERS tant méprisée.

Les réponses de M. Franklin donnèrent une nouvelle force aux colonies; elles augmentèrent les partisans qu'elles avoient dans le Parlement. Mais telle fut l'obstination du conseil du roi d'Angleterre à vouloir imposer les Américains chez eux, malgré leurs réclamations constantes, par le droit qu'a tout sujet de la Grande-Bretagne, de ne pouvoir être imposé que par ses représentans, que les esprits s'aigrissant de plus en plus, ils en vinrent à former un congrès, pour aviser aux moyens de faire les représentations les plus fortes, & de se soustraire à l'impôt du

timbre. Pendant ce temps, mon illustre ami qui avoit joui de beaucoup de considération auprès des Ministres Anglois, car il avoit fait nommer son fils gouverneur de *New-Jersey*, ou de la nouvelle Jersey, commença à la perdre; il eut même une conférence alors avec M. Wedderburn, avocat-général de la *cour du banc du Roi*, où celui-ci, en véritable aristocrate, se permit de le traiter avec beaucoup de hauteur. Il fut question, même quelque temps après, de l'arrêter. Voyant ainsi que son séjour en Angleterre devenoit totalement inutile à ses compatriotes; il se disposa à partir, & il s'y prit avec tant d'adresse qu'il s'embarqua, & qu'il étoit en mer au commencement de 1775, qu'on le croyoit encore en Angleterre. On sait tout ce qui est arrivé depuis. On sait que, l'année d'après, en Juin ou Juillet 1776, l'Amérique déclara son indépendance, & qu'elle prit toutes les mesures possibles pour l'assûrer. Je puis dire que ce fut chez moi, vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août que se rencontrèrent, au même jour & à la même heure, l'agent M. Déan qui venoit d'Amérique, pour négocier ici, & M. Beneroft qui venoit d'Angleterre pour l'aider dans ses travaux. M. Franklin, comme personne ne l'ignore, fut un des plus grands arcboutans de la Liberté, & travailla avec la plus grande force à tout disposer pour cette grande révolution qui devoit affranchir l'Amérique septentrionale. Le congrès l'envoya en Canada dans l'automne de cette année 1776, pour négocier avec les habitans, & les engager à faire cause commune avec les colonies, pour secouer le joug de l'Angleterre. Mais les Canadiens avoient été si révoltés des excès des Presbytériens de la Nouvelle-Angleterre, leurs voisins, qui avoient détruit & brûlé plusieurs de leurs chapelles, qu'ils ne voulurent jamais entendre aux propositions de ces colonies, quoique présentées avec toute l'évidence qu'il savoit mettre & donner aux choses dont il se chargeoit: le fanatisme

eſt un ennemi du bonheur des hommes, qui ſe trouve dans toutes les religions, & les Preſbytériens des colonies Angloiſes ont conſervé de leur origine un ſombre dans leur caractère, & un eſprit de tyrannie, qui s'eſt déployé non-ſeulement contre ces Canadiens, mais encore dans beaucoup d'autres occaſions. Ayant échoué dans cette négociation, il revint à Philadelphie ; & le congrès ſachant la conſidération dont il jouiſſoit en France, & la réputation qu'il y avoit acquiſe par ſes découvertes, le chargea d'y aller continuer, & tâcher de mettre la dernière main aux négociations que M. Déan avoit entamées ici d'une manière ſecrette. Quoique dans ſa ſoixante-onziéme année, il accepta cette commiſſion délicate, & ſi importante pour le congrès, & arriva ici vers le 16 Décembre de cette année 1776. Les ſuccès des Américains dans le Nord ; la défaite du général Burgoyne par le général Gates, dans l'automne de 1777, déterminèrent enfin notre cour à écouter plus favorablement les propoſitions du congrès, &, vers la fin de cette année, ou au commencement de 1778, on ſigna le traité d'alliance & de commerce avec les Américains, qui nous amena la guerre avec les Anglois. Je puis me flatter d'avoir contribué à faire ſigner ce traité ; car, ſachant les efforts que faiſoient les Anglois pour engager les Américains à rentrer ſous l'obéiſſance de la mère-patrie, j'en fis prévenir M. de Maurepas par un de mes amis particuliers, en lui faiſant dire qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit conſerver l'alliance des Américains, & les détacher de la mère-patrie. Jamais je ne vis d'homme auſſi content, auſſi joyeux que le fut M. Franklin, le jour que mylord Stermond, l'ambaſſadeur d'Angleterre, partit de Paris à l'occaſion de notre rupture avec ſa cour. Nous avions dîné enſemble ; & lui qui étoit ordinairement fort calme, fort tranquille, me parut, ce jour-là, un autre homme, par la joie qu'il faiſoit éclater. Enfin, par une ſuite des événemens les

plus heureux, en moins de ſept ans, l'Amérique ſeptentrionale fut libre, & mon illuſtre ami eut le bonheur & la gloire, en 1783, de ſigner avec les Commiſſaires Anglois, la paix, & la reconnoiſſance de la liberté de ſon pays. Il avoit joui, juſqu'à ce moment, d'une bonne ſanté, cependant qui étoit troublée par un accès de goutte. mais, en 1782, il en eut un très-violent, & qui fut accompagné d'une colique néphrétique fort douloureuſe. Il paroît que ce fut là l'origine de la pierre dont il a été attaqué depuis. Car, dans le cours de l'année 1783, il en eut des douleurs aſſez vives, & depuis elles n'allèrent qu'en augmentant. Un eſprit plein de reſſources les employe pour tout ce qui lui arrive; auſſi trouva-t-il pluſieurs moyens pour diminuer ſes douleurs, & rendre ſon état plus ſupportable & moins fâcheux. Ses vœux remplis, & la paix faite, il n'aſpiroit qu'au moment où il pourroit revoir ſa patrie. Il demanda pluſieurs fois ſon rappel au congrès; mais comment le remplacer? Cependant ce corps illuſtre, ſur ſes inſtances redoublées, nomma M. Jefferſſon pour ſon miniſtre en notre cour, & certes il ne pouvoit pas faire un meilleur choix, & nommer un homme plus digne de ſuccéder à mon illuſtre ami. Son ſucceſſeur arrivé, il ſe détermina à partir: ce n'étoit pas une choſe facile que de ſe rendre au Hâvre, pour s'embarquer; il s'y rendit au moyen de voitures que la cour lui prêta. Il alla s'embarquer à Newperl, dans l'île de Wight; &, après la traverſée la plus heureuſe, il arriva à Philadelphie, en Septembre 1785, aux acclamations d'une foule immenſe qui s'empreſſoit pour le voir, & qui l'accompagna depuis l'endroit où il débarqua, juſqu'à ſa maiſon. Peu de jours après ſon arrivée, les membres du congrès, & tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans Philadelphie & dans les environs, vinrent lui rendre viſite. Il fut enſuite nommé, deux années conſécutives, préſident de l'aſſemblée

de

de Philadelphie ; & enfin, ſon grand âge, & la maladie dont il étoit attaqué ne lui permettant plus de s'occuper des affaires publiques, il demanda & obtint de s'en retirer, & de paſſer tranquillement le reſte de ſes jours au milieu de ſes compatriotes à faire des vœux pour leur proſpérité, & à s'occuper de ſon étude chérie, la philoſophie naturelle. Une choſe que j'ai oublié de vous dire, Monſieur, c'eſt que, dans la traverſée en Amérique, quoiqu'expoſé aux douleurs de la pierre, il a écrit une longue lettre adreſſée à mon frère, ſur différens points relatifs aux perfectionnemens qu'on peut tenter pour les vaiſſeaux, qui eſt pleine d'excellentes idées.

Vous avez vu, dans les dernières nouvelles qui nous ont annoncé ſa mort, les honneurs qui lui ont été rendus. Ils ſont tels qu'il les méritoit, & que devoit les rendre à ſa mémoire un peuple libre, qui l'étoit par ſes ſervices & par les ſoins qu'il avoit pris d'élever ſon âme en l'éclairant ſur ſes droits. J'aurois une foule de choſes à ajouter ; mais cette notice eſt déjà beaucoup trop longue. Je vous dirai, pour mon excuſe & avec vérité, que je n'ai pas eu le tems de la faire plus courte, ayant mille choſes à faire dans ce moment-ci ; au reſte, je vous prie, Monſieur, de ne regarder ceci que comme la *ſylva ſylvarum* de Bacon, où il avoit raſſemblé tout ce qu'il croyoit capable de pouvoir fournir à ſon grand édifice de la philoſophie ; moi, j'ai cherché à réunir ici tout ce que j'ai cru qui pourroit contribuer en quelque choſe à l'excellent diſcours que vous prononcerez en l'honneur de mon illuſtre ami. Cependant je ne veux pas finir ſans ajouter un mot ſur le véritable caractère de ſon eſprit & la trempe de ſon âme. Tranquille, calme & circonſpect, comme les gens de ſon pays, on n'a jamais pu citer, pendant tout ſon ſéjour ici, & dans les circonſtances délicates où il ſe trouvoit, un mot une réflexion qu'on ait pu lui reprocher, ou qui ait pu

le compromettre ; ce qui eſt vraiment bien rare pour un homme que tout le monde obſervoit de près, vû le rôle qu'il jouoit ici. Il avoit tout le courage néceſſaire ſur les événemens ; mais de ce courage ferme qui appartient aux âmes élevées, qui, ayant tout conſidéré, regardent ces événemens comme des ſuites néceſſaires & inévitables de l'ordre des choſes. Quant à ſon eſprit, il avoit un caractère particulier, & qu'on n'a pas aſſez remarqué, c'étoit de toujours conſidérer, dans les choſes, la manière la plus ſimple de les enviſager. Dans ſes vues philoſophiques & politiques, il ſaiſiſſoit toujours, dans une queſtion, le côté le plus ſimple. Si c'étoit dans une explication de phyſique, c'étoit encore la même choſe. Dans la diſpoſition d'une marchine, c'étoit encore la même marche. Enfin, par un privilége heureux, lorſque la plupart des hommes n'arrivent au vrai & au ſimple qu'après un long circuit, & des efforts multipliés, ſon excellent eſprit le menoit aux moyens les plus ſimples d'expliquer le phénoméne, prépare de conſtruire la machine dont il avoit beſoin ; enfin de trouver les expédiens les plus propres à faire réuſſir les projets ou les commiſſions dont il étoit chargé.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec les ſentimens les plus diſtingués.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

*Signé*, LE ROY.

---

M. DCC. XC.